



HAL
open science

”A la recherche du parent disparu...” dans la littérature jeunesse

Marie-Claude Mietkiewicz, Lise Lemoine, Benoît Schneider

► To cite this version:

Marie-Claude Mietkiewicz, Lise Lemoine, Benoît Schneider. ”A la recherche du parent disparu...” dans la littérature jeunesse. *Etudes sur la mort. Revue de la Société de thanatologie*, 2019, 2019/1 (151), pp.23-38. 10.3917/eslm.151.0023 . hal-02367619

HAL Id: hal-02367619

<https://hal.science/hal-02367619>

Submitted on 18 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Auteurs :

Marie-Claude Mietkiewicz

Maître de Conférences HDR en Psychologie clinique - Université de Lorraine
marie-claude.mietkiewicz@univ-lorraine.fr
Laboratoire Interpsy Université de Lorraine. EA 4432.
Adresse postale : 14 rue de la Salle - 54000 Nancy

Lise Lemoine

Maître de Conférences en Psychologie du développement - Université de Rennes
lise.lemoine@univ-rennes2.fr
Laboratoire LP3C Université de Rennes 2. EA 1285.
Adresse postale : 113 rue de l'Alma, appartement 502 - 35000 Rennes

Benoît Schneider

Professeur en Psychologie de l'éducation - Université de Lorraine
benoit.schneider@univ-lorraine.fr
Laboratoire Interpsy Université de Lorraine. EA 4432.
Adresse postale : 2 rue Chanoine Pierre - 57000 Metz

Auteur correspondant

Adresse courriel : marie-claude.mietkiewicz@univ-lorraine.fr
marie-claude.mietkiewicz@wanadoo.fr

« A la recherche du parent perdu... » dans la littérature jeunesse

Résumé :

Dans le cadre d'une recherche sur la littérature jeunesse dans l'accompagnement de l'enfant orphelin, ce travail porte sur les livres pour les très jeunes enfants. 21 albums destinés à des enfants de 3 à 6 ans, publiés en langue française au 21^{ème} siècle, rendent compte des interrogations des jeunes héros. La littérature jeunesse semble être un médiateur susceptible d'aider l'enfant orphelin à dépasser l'absence et vivre avec le souvenir du défunt.

Abstract

This paper is part of a larger project on children's literature and emotional support for orphan children. It focuses on books for very young children. 21 books, for children aged 3 to 6, published in French in the 21st century, show the young protagonists' questioning. Children's literature can work as a mediator, helping the orphan child to accept the absence and to live with the memory of the deceased.

Mots clés : orphelin– littérature jeunesse

Key words : orphan – children's literature

« A la recherche du parent perdu... » dans la littérature jeunesse

De nos jours, les orphelins sont encore nombreux. Comme le souligne Valet (2011), il est indispensable de « démentir (ce) présupposé tenace, ancré dans les esprits des contemporains : "Avec le recul de la mortalité humaine, l'orphelin est un vestige des temps passés" » (p. 33). Si l'augmentation de la longévité peut entretenir l'illusion qu'on ne meurt qu'à l'âge avancé, les données démographiques récentes (Flammant, Pennec et Toulemon, 2015) attestent d'une réalité souvent méconnue : en France, près de 600 000 jeunes de moins de 25 ans, dont un peu plus de 240 000 enfants mineurs, sont orphelins.

Dans le cadre d'une recherche sur la fonction que pourrait assurer la littérature jeunesse auprès d'enfants endeuillés par la mort d'un parent, nous nous attacherons ici aux albums pour les jeunes enfants. Parce qu'il est difficile de parler de la mort à un enfant, surtout s'il s'agit de la mort d'un de ses parents et d'autant plus compliqué de le faire que cet enfant est jeune, la littérature jeunesse nous intéresse en tant qu'elle propose des supports pour initier le dialogue avec l'enfant. Si les livres apparaissent comme des médiateurs pertinents, c'est qu'ils peuvent aider l'enfant à échapper au poids du silence, à exprimer ses questions et à mettre des mots sur ce qu'il ressent. Nous avançons que la littérature jeunesse, par des récits qui posent des problèmes et suggèrent des réponses en accord avec les normes culturelles du moment, fonctionne à la fois comme un miroir qui permet au jeune lecteur de s'identifier au héros de l'histoire racontée et comme un filtre qui lui autorise une certaine distanciation (Schneider, Mietkiewicz, 2013). Les livres pour les petits sont des albums que le jeune enfant « lit » avec un adulte qui l'accompagne dans la découverte d'une histoire, s'interrompt pour lui apporter des explications si nécessaire et sollicite son avis. Ils sont, à l'âge où l'enfant a une bonne maîtrise du langage oral mais n'a pas acquis les compétences nécessaires à la lecture, des supports d'autant plus pertinents qu'ils aident l'adulte à nouer un échange au niveau où l'enfant peut y accéder, à condition, bien sûr, de choisir des livres adaptés à son niveau de développement.

Le choix de porter notre attention sur les livres destinés à des enfants de 3 à 6 ans permet de circonscrire notre exploration à une tranche d'âge qui présente, du point de vue de la conception de la mort, des caractéristiques spécifiques. Nous chercherons à saisir comment ces récits fictionnels abordent la mort d'un parent, quels sont les mots utilisés pour dire la disparition, qui sont les personnes qui accompagnent les enfants endeuillés, quelles

propositions sont avancées pour leur permettre de conserver le lien avec le défunt dans ce qui ressemble à une recherche du parent perdu.

L'enfant confronté à la mort d'un parent

Perdre un parent, c'est vivre une situation de perte réelle d'une personne avec qui était tissé un lien d'attachement fondamental, le décès d'un père ou d'une mère est considéré comme « celui qui a les effets les plus dévastateurs pour l'enfant » (Castro, 2000, p. 100), « la confrontation à la perte absolue » (Romano, 2011 p. 41). Il est ressenti « comme ce qui peut arriver de pire » parce que l'enfant perd « ce qu'il a de plus cher et de plus nécessaire à sa vie », « ce qui le protège contre toutes sortes de dangers » parce qu'il perd aussi « des images parentales indispensables à son développement » (Encrevé-Lambert, 1999, p. 63).

Dire la mort pour permettre le deuil

Pour adoucir une réalité trop effrayante, avec l'intention de protéger l'enfant ou parce qu'on le pense trop jeune pour comprendre, on préfère souvent dire des mots qui édulcorent et user de métaphores pour dire l'absence sans en énoncer le caractère définitif. Raimbault (1977) et Dolto (1985) nous ont convaincus que l'enfant très jeune a une conscience de la notion de mort et qu'il est bien préférable, pour lui permettre d'accéder à une vie symbolique enrichie et d'intégrer ce décès dans son histoire propre, de trouver les mots justes pour parler sans ambages de ce qui vient d'advenir. Bacqué (2000) nous conforte dans cette posture : « Le sentiment d'abandon qui résulte de la perte d'un être aimé est d'autant plus important pour l'enfant que les adultes autour de lui refusent d'en parler » (p. 54). L'enfant laissé dans l'ignorance ou bercé dans l'illusion d'un retour du défunt qui serait parti, en voyage, à l'hôpital... est empêché de vivre le deuil et de réaliser le travail nécessaire pour se détacher progressivement et pouvoir réinvestir de nouvelles façons d'être lié à la personne morte. Bacqué (2000) illustre clairement ce cheminement : « Seule la déliaison progressive des représentations, des émotions et des sentiments à l'objet aimé leur permettra l'accès à la sphère du souvenir » (p. 16). Castro (2000) développe un propos complémentaire : « Le détachement est possible lorsque l'enfant a réussi à donner, dans sa vie, une place symbolique au parent décédé » (p. 109).

Se mettre à la portée de l'enfant

Si dire la mort et parler vrai fait l'objet d'un consensus, il est aussi essentiel de tenir compte de l'étape de développement cognitif et du degré de maturité affective de l'enfant. Depuis les

travaux de Lonetto (1988) sur l'évolution de l'idée de la mort de 3 à 12 ans, il est classique de différencier trois grandes périodes de l'enfance (3-5 ans, 6-8 ans, 9-12 ans) pour rendre compte du niveau de compréhension et appréhender les réactions à la perte d'un être cher. De nombreux auteurs (dont Dolto, 1985 ; Raimbault, 2007 ; Romano, 2000) ont abordé la conception de la mort des enfants de l'apparition du langage à 6 ans et s'accordent à retenir qu'à ces âges la mort est perçue comme un état temporaire et réversible, autrement dit comme un « événement circulaire : on vit, on meurt, on vit à nouveau » (Castro, 2000, p. 37). On peut ici relater une conversation avec Justin, un petit garçon âgé de 4 ans qui évoque spontanément le décès récent de son grand-père dans des termes surprenants : « Tu sais, en ce moment, je le vois pas trop parce qu'il est mort. » et qui ajoute parce qu'on arbore un air de circonstance : « Mais t'inquiète pas, je crois qu'il va revenir bientôt pour les vacances. » Selon Lonetto (1988), pour les enfants de 3 à 6 ans, la mort est une autre forme de la vie régie par des lois qu'ils ignorent, ce qui légitime leurs multiples interrogations pour savoir où les morts habitent ou ce qu'ils mangent et justifie d'authentiques préoccupations relatives à leur bien-être. Romano (2000) précise qu'à ces âges les enfants ne conçoivent pas non plus la mort comme universelle et inévitable, mais se la représentent comme quelque chose qu'on attrape surtout quand on est très vieux. On a tous entendu un jour un enfant demander à un arrière-grand-parent s'il va mourir bientôt, surtout quand il le rencontre dans un environnement médicalisé et le trouve affaibli. Cette association entre la mort et l'âge avancé n'est d'ailleurs pas l'apanage des jeunes enfants car si, selon la formule de Dolto (1985) « On ne meurt que quand on a fini de vivre » (p. 38), enfants et adultes estiment qu'il est dans l'ordre des choses d'attendre d'avoir vécu longtemps pour mourir et sont bouleversés par les morts qu'ils trouvent prématurées. Crettenand (2015) ajoute que la pensée magique et le sentiment de toute puissance de l'enfant de cet âge peuvent le conduire à se sentir responsable de la disparition de son parent, surtout s'il lui est arrivé de souhaiter qu'il s'en aille ou a le sentiment de ne pas avoir été suffisamment gentil.

La mort dans la littérature jeunesse

Pour répondre à nos interrogations, nous avons cherché à constituer le corpus le plus exhaustif possible des ouvrages de littérature jeunesse publiés en langue française au 21^{ème} siècle dans lesquels la mort d'un (ou des deux) parent(s) est le thème central.

Des livres pour la petite enfance

Parmi ces livres, nous avons sélectionné ceux qui sont destinés à des enfants dès 3, 4 et 5 ans ; la plupart des livres portent en effet la mention de l'âge minimal des enfants à qui ils s'adressent. Quand cette information n'est pas fournie par l'éditeur, nous avons retenu les indications disponibles sur les sites Web dédiés à la littérature jeunesse. La compilation des informations disponibles sur ces mêmes sites, des listes d'ouvrages à destination des enfants annexées aux publications scientifiques, des indications des bibliothécaires et libraires consultés, nous a permis de constituer une collection de 21 albums dans lesquels l'enfant héros du récit fictionnel est confronté à la mort de son père, de sa mère ou de ses deux parents. Dans la suite du texte, nous ferons référence à ces ouvrages en indiquant entre crochets leur numéro (cf. annexe 1).

Du petit fascicule à couverture souple à l'album cartonné grand format, les 21 ouvrages ne constituent pas un ensemble homogène du point de vue de l'objet livre, mais tous racontent l'histoire d'un jeune enfant ou d'un animal anthropomorphique [9] confronté à la mort d'un parent ou des deux [19]. Ces livres sont disponibles en France dans les librairies et les bibliothèques, ils ont été édités en France pour la plupart [1], [2], [8], [9], [10], [11], [12], [14], [15], [16], [17], [20], [21], mais aussi au Québec [3], [4], [6], [13], [18] et en Belgique [5], [7], [19]. Quelques-uns sont des traductions d'ouvrages publiés en Angleterre [5], en Norvège [11], aux USA [13], en Finlande [14], et au Japon [21].

Les auteurs n'ont vraisemblablement pas tous le même rapport avec le contenu du livre qu'ils écrivent, mais la plupart d'entre eux ont une bibliographie fournie en littérature jeunesse dans un large éventail de productions. Lenain est un auteur jeunesse prolifique, on relèvera qu'il a pourtant manifestement peiné à convaincre un éditeur de publier son texte puisqu'il écrit à la première page [16] : « Il aura fallu dix ans pour que cet album paraisse. Je remercie tous ceux qui ont soutenu ce texte. » Un auteur (au moins), Bottin [3], relate des faits de sa petite enfance dans un album illustré par son compagnon. Le Fourn [15] annonce clairement un point de vue professionnel qui s'explique dans une note aux lecteurs : « C'est en partant de mon expérience de psychologue clinicienne au centre d'action médico-sociale spécialisée que j'ai eu envie d'écrire et de dessiner ce livre pour les enfants. » Kaplow est également psychologue, les éléments biographiques insérés en fin d'ouvrage nous apprennent que : « C'est son travail clinique avec des enfants en deuil d'un parent qui l'a conduit à écrire ce livre » et Pincus, co-auteur est également psychologue et professeure associée à l'université de Boston [13]. D'ailleurs leur livre se conclut sur une rubrique « Pour en savoir plus » à destination des personnes qui accompagnent l'enfant endeuillé par la mort d'un parent.

Tous ces ouvrages se présentent comme des récits fictionnels qui mettent en scène un enfant du point de vue duquel est vécue la disparition définitive d'un parent et, dans plus de la moitié des livres, cet angle est renforcé par le choix d'une rédaction à la première personne où le narrateur est l'enfant orphelin du livre [1], [3], [4], [5], [8], [9], [14], [17], [18], [19], [21].

Les parents qui meurent

Quelques titres, sans être explicites, suggèrent la thématique du récit en reprenant les métaphores classiques du départ : « Papa est parti » [3], « Au revoir Maman » [5], « Au revoir Papa » [8], « Ma maman ourse est partie » [9], « Samantha a perdu son papa » [13] et de la recherche du parent disparu : « T'es où papa ? » [1], « Mon papa où es-tu ? » [15]. Les autres ne laissent rien transparaître du thème mais prennent toute leur pertinence à la lecture.

La mort du père est présente dans douze livres [1], [2], [3], [6], [7], [8], [10], [12], [13], [14], [15], [20] ; celle de la mère dans huit [4], [5], [9], [11], [16], [17], [18], [21] et celle du couple parental dans un seul [19]. Les récits renseignent peu sur les circonstances des décès : si la mention est présente dans sept livres, elle l'est quelquefois de manière si elliptique qu'on se risque à les inférer : Jade reçoit une lettre de son père après sa mort : « Tu viens de recevoir une lettre d'Afrique, dit maman avec une voix qui tremble un peu. Un petit garçon l'a apporté à l'hôpital où papa était en mission » [10]. La phrase de Ting-Ting reste inachevée quand elle évoque le décès de son père : « le jour où l'orage avait crevé le ciel, le jour où un éclair avait frappé la rizière, le jour où Tan... » [20]. Dans un livre, la maladie est évoquée par une visite à l'hôpital après le décès : « A petits pas, je m'approche de ma maman. Elle est toute petite. Elle a l'air d'une petite fille. Ma fleur de cactus. C'est son nom de fleur courageuse. Il faut beaucoup de courage pour pousser dans le désert. La maladie qu'elle a traversée mesurait bien plus que le Sahara » [4]. Dans deux autres livres, la maladie est abordée dans sa dimension évolutive. Maurice se souvient : « Il y a plusieurs mois, il a entendu ses parents parler : son papa était malade. » , « Que c'était grave ! Qu'il allait aller à l'hôpital, que ça durerait longtemps ! » « Son papa, malgré les soins était de plus en plus faible et les séjours à l'hôpital de plus en plus nombreux » [15] ; un autre petit garçon raconte sa dernière conversation avec sa mère : « Hier, maman souriait en tout petit dans son lit. Elle me disait qu'elle m'aimerait toute sa vie mais qu'elle était trop fatiguée, que son corps ne savait plus la porter et qu'elle allait partir pour toujours » [17]. Quant aux deux livres où le suicide est évoqué, c'est à mots couverts : Julie interroge le chat rencontré au cimetière « Est-ce que tu sais pourquoi elle a appelé la mort ? Est-ce que tu sais pourquoi elle n'a pas attendu d'être vieille ? » et le chat lui répond : « A cause d'une histoire qu'elle cachait au fond d'elle », « une histoire longue, une

histoire douloureuse, une histoire empoisonnée qu'elle n'a pas réussi à cracher à temps. » [16]. Les propos de Maxime sont plus lapidaires : « Maman est morte un soir de mars. Comme ça. Même pas par accident. On m'a dit que maman avait trop de peine, qu'elle trouvait ça trop difficile de vivre. Qu'avec moi, elle était heureuse, mais que ce n'était pas assez. » [18].

La mort racontée

Pour apprécier le degré de correspondance entre les récits et le niveau de conceptualisation de la mort du jeune enfant, nous examinerons le soutien affectif de l'entourage, les modalités de l'annonce, les premières élaborations.

L'entourage de l'enfant orphelin

Le parent vivant est un parent endeuillé qui ne cache pas son chagrin : « Les yeux de maman étaient tout rouges. Je crois qu'elle pleurait » [1] ; « Maman est si triste, elle a mal » [2] ; « Mon papa en bruine me console comme il peut » [4] ; « Lui aussi aimerait qu'elle soit encore là, mais nous formons encore une famille » [5] ; « Des larmes gonflent les yeux de la maman de Simon. Moi aussi, j'aimerais beaucoup que ton papa revienne, confie-t-elle. » [6] ; « Maman a rangé les vieilles affaires de Papa dans de grandes boîtes en cartons. Elle a beaucoup pleuré. » [8] ; « Je vois son visage tout près du mien, je vois sa bouche qui se tord, tellement il voudrait se retenir de pleurer » [9] ; « Les yeux sont rouges d'avoir pleuré » [10] ; « Aujourd'hui, dit papa, quelqu'un fait tomber une averse de clous sur nos têtes » [11] ; « Maman ne le dit pas, mais je vois qu'elle est un peu triste. Je le vois à ses yeux fatigués » [12] ; « Les yeux de maman étaient tout rouges. Je crois qu'elle pleurait. » [13] ; « Personne ne peut voir où quelqu'un nous manque le plus. Maman aussi a un endroit comme ça. » [14] ; « Sa maman avait beaucoup de chagrin » [15] ; « Je sais bien qu'il a pleuré, on dirait presque un gant de toilette. Il est tout froissé avec des petites gouttes qui coulent un peu partout. » [17]. Pourtant le constat de la détresse du parent, s'il donne souvent à l'enfant l'envie de maîtriser ses propres pleurs, de le consoler, de le faire sourire ou rire, n'est pas interprété comme un indice d'un départ sans retour possible.

L'enfant du livre est presque toujours enfant unique ; dans quatre albums, il est question d'une fratrie : une petite sœur née après la mort du père [3], un frère, Victor [4], une sœur, Lola [12], un frère et une sœur, Pierre et Anne [19] dans l'album où les trois enfants vivent un double orphelinage.

D'autres proches entourent les enfants : il s'agit surtout des grands parents [3], [4], [12], [17], [19], [20] qui ne masquent pas être bouleversés tout en offrant un soutien affectif efficace et, de manière plus épisodique, d'autres membres de la famille élargie, en particulier des tantes et oncles [19], [21].

Si la plupart des jeunes enfants « héros » sont accompagnés par le parent vivant, ce n'est pas le cas dans cinq albums. Le premier est l'album dans lequel les deux parents sont décédés ; cette information est portée à la connaissance du lecteur dès la première phrase : « Nous voilà tous les trois, moi, Pierre et Anne. Un jour, quelque chose est arrivé à Papa et Maman et nous nous sommes retrouvés seuls ». Le récit raconte comment « depuis ce jour... » s'organise la vie des trois enfants dans la famille élargie avec les grands-parents, oncles, tantes et cousines [19].

Des enfants seuls

Les orphelins des quatre autres livres semblent devoir vivre seul leur détresse et ne bénéficier d'aucun soutien affectif, si ce n'est celui d'animaux qui les accompagnent dans leur quête, répondent à leurs questions et leur permettent de reprendre le cours de leur vie. Le petit roi est seul, il n'est pas autorisé à pleurer son père mais doit immédiatement se mettre au travail, comme l'y oblige sa nouvelle fonction que lui rappelle sans cesse le « grand conseiller » jusqu'au moment où il se décide de laisser libre cours à son chagrin et de diriger le royaume à sa façon [7]. Alba est « assise devant la maison et elle attend » puis elle part à la recherche de son père, guidée par les fourmis, l'éléphant, les grenouilles, les zèbres, les girafes, et c'est l'une d'elles qui lui apprend que son papa est « monté si haut dans le ciel qu'il a du lui poussé des ailes » et qu'il « est parti très loin, trop loin pour revenir » [2]. Dans un récit plus sombre, le petit garçon a pour seul réconfort la présence d'un chien errant « Trois pattes était mon seul ami », les deux estropiés de la vie se soutiennent le temps d'un hiver avant de se séparer et de partir chacun de son côté [21]. Le récit le plus dramatique [16] raconte celui d'une petite fille surnommée « Julie capable de rien » parce qu'elle échoue dans tout ce qu'elle entreprend, ce qui lui vaut les moqueries de tous les écoliers. Elle pleure souvent et quand dans son désespoir, « Julie appelait Maman ! Sa maman ne venait jamais ». Un soir d'hiver, Julie se dirige vers le cimetière, s'allonge sur une pierre tombale sur laquelle ne figure aucune indication et se laisse engourdir par le froid jusqu'à ce que son cœur cesse de battre. Six chats noirs la réchauffent, une chatte noire s'approche à son tour : « Elle s'allongea avec précaution contre le visage de Julie et pressa ses mamelles gonflées contre les lèvres gercées. Quelques gouttes de lait nourrirent la bouche de l'enfant. Julie revint à elle. » Les chats du cimetière qui

affirment s'être entretenus avec sa mère aident Julie à admettre qu'elle n'est pas responsable de son suicide : « Même si tu l'avais aimée autrement, elle serait morte », « Mais tu n'avais pas le pouvoir de maintenir ta maman en vie. Aucun enfant n'aurait pu le faire ». Escortée par les chats, Julie rentre se coucher et devient désormais Julie Capable. On peut être un peu dérangé par l'image d'une fillette couchée sur une pierre tombale pendant une nuit glaciale, ne pas être sensible au recours du truchement des chats noirs pour expliquer à la fillette qu'elle n'a aucune responsabilité dans la mort de sa mère et lui permettre de reprendre confiance en elle, mais cet album illustre de manière magistrale comment le non-dit et l'absence d'explication empêchent tout travail de deuil en laissant l'enfant paralysée par la culpabilité.

Les mots pour dire la mort du parent

Dans les livres pour les petits, l'annonce use parfois de formules susceptibles d'induire la confusion, mais elle s'efforce toujours d'énoncer une réalité sans appel qui affirme le caractère définitif de l'absence. C'est habituellement le parent vivant qui l'assume : « Papa est parti. Il est mort. C'est maman qui me l'a dit. Il ne reviendra pas » [1] ; Papa « m'a serré dans ses bras et m'a dit qu'elle était morte. Quand une personne meurt, c'est impossible qu'elle revienne car son corps ne fonctionne plus, a-t-il expliqué » [5] ; Maman « m'a dit que papa était parti pour toujours, qu'il ne reviendrait jamais. » [8] ; Papa « m'a dit : elle est partie pour toujours. Je sais qu'elle n'est pas partie, elle est morte et je ne la verrai plus » [17]. Les constats sont énoncés : « Papa n'est plus là. Il est parti, il ne reviendra pas. » [3] ; « Ma mère, vient de mourir. Blanc de givre. J'ai froid » [4] ; « Le vieux roi est mort » [7] ; « Ma maman ourse est partie pour toujours » [9] ; « Papa est mort quand son cœur a cessé de battre » [14] ; « Un jour, maman est morte » [21].

Si aucun de ces 21 livres ne laisse planer le doute sur l'effectivité de la mort du père ou de la mère, et si l'annonce semble, pour le lecteur adulte, toujours énoncée dans des termes clairs, elle n'est cependant pas appréhendée comme irréversible par les jeunes héros des albums qui cherchent à comprendre dans quel lieu se trouve le parent et ne renoncent pas à un retour possible.

Etre mort et revenir

Plusieurs des albums illustrent comment la mort d'un parent associée à l'idée d'un départ « pour toujours » n'est pas comprise comme une réalité définitive. De fait, les petits héros se mettent fréquemment à la recherche active de leur parent « parti » ou s'inquiètent de savoir

quand il va revenir. Quels que soient les termes utilisés, c'est bien la signification de la mort qui n'est pas acquise : « Papa est parti. Il est mort. C'est maman qui me l'a dit. Il ne reviendra pas. Mais moi, j'ai pas trop compris. C'est quoi partir ? C'est quoi mourir ? » [1] ; « Il y a quelque temps, nous avons dit au revoir à Maman. Je ne sais pas trop bien où elle est partie » [5] ; « Papa, papa ! Où es-tu ? Je te cherche partout ! Pourquoi tu ne me réponds pas ? Pourquoi tu ne reviens pas ? » [10]. Lorsque le parent, la veille de sa mort, a annoncé lui-même l'imminence de son départ définitif, le petit garçon ne réussit pas à le concevoir : « Je lui ai dit qu'elle n'avait qu'à revenir après, quand elle serait reposée, que je l'attendrais... » ; quand sa mère lui répond que c'est impossible, il se fâche : « J'ai crié que puisque c'était comme ça, je ne serai plus jamais son fils, qu'elle n'avait qu'à pas faire d'enfant si c'était pour partir avant la fin du troisième trimestre » [17]. Dans d'autres livres, les petits imaginent partir à la recherche de ce parent : à l'issue d'un long périple onirique, le petit garçon rejoint sa mère : « Maman, j'ai cherché partout ! J'ai parcouru la ville, les océans, les montagnes et le ciel mais je n'ai pas trouvé papa... » [1]. C'est guidée par les animaux de la jungle qu'Alba part à la recherche de son père [2] ; alors que Jade ouvre l'atlas, ferme les yeux et s'évade en Afrique noire pour y retrouver son papa. [10]. C'est aussi dans les endroits familiers que s'organise la recherche : « Ma maman Ourse est partie. Elle n'est pas partie à l'autre bout de la forêt pour cueillir des châtaignes ou des glands. Elle n'a pas couru jusqu'à l'arbre secret qu'elle seule connaissait pour me ramener du miel. Elle n'a pas grimpé non plus jusqu'en haut de la falaise, pour regarder au loin si mon Papa Ours revenait de la pêche. Ma Maman Ourse est partie. Elle n'est pas à la plage, ni sur Mars, ni sur Jupiter. Ma Maman Ourse est partie... pour toujours. » [9]. Alors qu'il vit chez sa tante depuis la mort de sa mère, le petit garçon espère encore la retrouver : « Je regardais par la fenêtre. Je cherchais Maman, pour voir si par hasard elle n'était pas dans la rue, avec sa baguette de pain dans son cabas. Mais jamais je ne la voyais. » [21]. La recherche de ce parent défunt est aussi l'occasion de constats troublants : « Je l'ai cherchée partout. Mais tout ce que j'ai trouvé, ce sont ces affaires. Elle a dû oublier de les prendre. » [5]. Il arrive parfois que l'enfant soit victime d'une "hallucination" qui ajoute à la confusion : « Papa est au ciel. Pourtant, il n'y a pas longtemps, je l'ai vu, dans l'immeuble de l'autre côté de la rue. J'étais rentrée de l'école et je regardais dehors, je l'ai vu, à une fenêtre du cinquième étage. » [14] « Plus jamais je ne verrai maman arc en ciel pour vrai », « Des fois je la vois » [4]. Faute de trouver le défunt où il était avant d'être mort, ils les imaginent ailleurs où des retrouvailles ultérieures seraient possibles : « Un oncle m'a dit qu'un jour je retrouverai Maman et Papa, comme à la fin de très longues vacances. » [19].

Habiter dans les nuages

L'idée d'une résidence dans l'au-delà est avancée dans quelques albums, ce qui n'obère pas toujours l'hypothèse d'un retour du défunt : « Moi je crois qu'il est au ciel. Maman aussi. D'ailleurs, c'est elle qui me l'a dit. Et s'il a su aller jusque là-haut, il pourra toujours revenir quand il en aura envie, non ? » [8]. D'autres souhaiteraient qu'un petit voyage soit envisageable : « Et si quelqu'un m'emmenait au ciel, moi aussi ? Si je pouvais aller juste en visite, juste faire un tour et revenir... mais ce n'est pas possible. » [14] ; « Maurice voudrait bien parler à son Papa, avoir des ailes pour aller dans le ciel » [15]. Quant à Simon, il écrit au père Noël de lui rapporter son père : « Maman dit que tu es très puissant. Si c'est vrai, je t'en supplie, ramène-moi mon papa. » [6].

Anna ne semble pas penser que sa mère puisse revenir, en revanche, profitant d'un trou dans le ciel, elle entraîne son père à sa recherche dans les nuages où « habitent les invisibles » et où elle se l'imagine poursuivant ses activités familières : « Je ne vois maman nulle part, dit Anna. Peut-être qu'elle enlève les mauvaises herbes du paradis. Dieu doit être ravi d'avoir trouvé une jardinière. Il a sûrement besoin d'un petit coup de main pour s'occuper de son jardin, lui qui a mille et une choses à penser », « Ou alors, suggère Anna, elle va rendre visite aux gens qu'elle n'a pas vus depuis longtemps », « A moins qu'elle ne soit partie faire un petit tour à la bibliothèque » [11].

Donner au défunt une place dans la sphère du souvenir

Chacun de ces livres offre une illustration sensible des difficultés des très jeunes enfants à concevoir la non vie après la vie. Ils ne peuvent d'ailleurs pas davantage se représenter l'autre mystère, celui de l'avant naissance, ce qu'illustre cette conversation entre la petite Sidonie âgée de 3 ans et sa maman quand cette dernière lui montre l'appartement où elle habitait des années plus tôt : « Et moi j'étais où ? Dans ton ventre ? Mais si j'étais pas encore dans ton ventre, alors j'étais où ? » et il est impossible de lui fournir une réponse qui la satisfasse car elle ne peut pas concevoir le monde sans elle. Pourtant, pour se dégager progressivement de l'emprise de la séparation, l'enfant doit réussir à accepter la perte comme une réalité et faire une place au défunt dans ses souvenirs. La trame narrative formule des propositions pour aider le petit héros à admettre que le défunt ne reviendra jamais et initier le travail de deuil. Il s'agit alors de concevoir ce que Madame Belhumeur dit à Samantha : « Tu ne peux peut-être plus voir ton papa ni lui parler mais ça ne veut pas dire qu'il ne fait plus partie de ta vie. » [13].

Un parent dans le cœur et au cimetière

Plusieurs livres suggèrent de considérer le cœur de l'enfant comme l'endroit le plus propice à accueillir la présence symbolique du parent : « Maman m'a attiré doucement vers elle et m'a installé sur ses genoux. Elle a pris ma main et l'a posé sur mon cœur. "Et là, tu as cherché ? " J'ai senti quelque chose de chaud. J'avais trouvé. Au fond de moi, papa était là. » [1] ; « Ma maman me manque terriblement. Mais je n'oublierai jamais. Je sais quelle place je tenais dans son cœur et elle restera toujours présente dans le mien. » [5] ; « Papa est encore avec nous, même si on ne le voit pas », « Il est ici, bien au chaud, dans mon cœur » [6] ; « Il prend ma main et la pose sur mon cœur. Ma maman Ourse est là, je la sens. » [9] ; « Son père est toujours là, près de lui, dans son cœur » [15] ; « Même si elle morte, ma maman aux yeux verts, j'ai plein de palettes de couleurs tout près de mon petit cœur. Ma mère est là. » [4] ; « Alors je sens maman qui tambourine très fort dans ma poitrine. » [18]. Symbole de l'amour et organe emblématique, le choix du cœur dont chacun peut percevoir les battements pour héberger le parent décédé est une jolie façon de signifier une affection qu'on conserve bien vivante.

Le cimetière reste souvent le lieu d'une mémoire ritualisée, il est aussi dans ces livres l'endroit où les enfants peuvent rendre visite à leur parent [19], apporter des cadeaux, le plus souvent des fleurs [5] : « Mon doux papa, Victor et moi cueillons des trilles sauvages pour ma maman. Au cimetière, la tendresse a la paix. Nous lui offrons notre bouquet de printemps. Caresse invisible, immortelle » [4], « Les jours où une grande tristesse emplissait son cœur, Julie allait fleurir la tombe de sa mère » [16] ou solliciter une approbation : « Papa me regardait de sa photo et moi, je suis sûr de l'avoir vu sourire. En partant je lui ai dit au revoir » [8].

Des supports de mémoire

D'autres récits proposent des supports matériels pour garder présent le souvenir du parent ; il s'agit souvent de photos [3], [4], [5], [8], [10], [15], [18], [19] : « Je ne veux pas l'oublier Papa. Parfois, son visage devient flou quand je pense à lui. Heureusement, j'ai toujours sa photo près de moi » [8]. Les photos sont aussi l'occasion de parler des défunts : « Ensemble nous parlons de nos souvenirs. Nous regardons des photos qui nous font rire et pleurer » [4] ; « Les gens de la famille et les amis parlent de nos parents. Ils montrent des photos, projettent des bouts de films : Papa et Maman riaient beaucoup. Ils étaient beaux. » [19]. Certains enfants cherchent à garder la mémoire de l'odeur d'un parent « Jamais plus son parfum rose-

carotte pour vrai. Juste un souvenir » [4]. Une impression olfactive peut aussi réactiver l'espoir d'un retour : « Peut-être parce qu'il flottait dans l'air une odeur qui ressemblait à celle de ton parfum, parce que ma joue était un peu humide (...) c'est que la nuit, parfois, tu passes me voir en cachette. » [12]. Un petit garçon veut rester dans un espace confiné et fermer toutes les fenêtres pour ne pas laisser échapper l'odeur de sa mère, « pour continuer à respirer maman » [17]. Le même enfant empêche l'écroulement de son genou de cicatriser parce qu'elle lui rappelle les paroles que prononçait sa maman quand il se blessait : « Je me dis que tant que le sang coulera, je garderai la voix » [17].

Deschaux (1997) soutient que la mémoire a besoin de supports « pour permettre de surmonter la contradiction entre le passé révolu et le présent » et il établit un parallèle avec la fonction des archives dans les sociétés humaines. Ces supports sont des lieux, des objets, des photos, « ils n'ont de sens que si l'individu en fait l'emblème de la relation interpersonnelle entamée avec le défunt de son vivant et si, par son intermédiaire, la relation peut se poursuivre. » (p. 205). Maxime conserve précieusement les photos du photomaton « toutes petites mais si grandes » qui témoignent d'une complicité et d'un moment de franche rigolade partagé : « Sur celle-ci, maman tire la langue. Et sur celle-là, je riais trop : maman avait échappé ses clés, elle se dépêchait pour les récupérer et hop, l'appareil s'est déclenché » [18]. La poupée de Ting-Ting est un objet symbole de sa relation à son père, il lui a offert la veille de sa mort parce qu'il trouvait qu'elle lui ressemblait [20]. Quand le petit garçon fait sa valise, il y met : « Le stylo qui était à maman et qui ne marchait plus. Une paire de chaussettes trouées que Maman m'avait achetées un jour. » [21]. Pour d'autres enfants le souvenir est attaché à des lieux, le petit roi confie : « Chaque fois que je regarde l'océan, je pense à lui tendrement » [7], et dans les lettres qu'elle adresse à son papa, Margot l'interpelle : « Tu te souviens quand on allait tôt le matin voir la mer à marée basse ? On marchait tous les deux pour surprendre les crabes, puis on courrait très très vite jusqu'à la mer. Et on riait. » [12]. Dans le jardin, Samantha évoque tous les souvenirs que le lieu réactive : la balançoire sur laquelle son père la poussait, les saules pleureurs derrière lesquels il la cherchait, l'abeille qui ressemble au costume qu'elle portait pour Halloween [13].

Pour conclure

Au terme de cette analyse, nous pensons pouvoir dire que ces ouvrages semblent effectivement adaptés aux enfants à qui ils sont destinés ou à des enfants porteurs de handicap dont les compétences cognitives seraient proches de celles des enfants de 3 à 6 ans. Racontés à des enfants endeuillés, ces albums sont bien susceptibles de remplir une fonction de

médiation à condition qu'ils soient soutenus par des adultes qui utilisent le livre pour dialoguer. L'histoire, le cheminement d'un autre orphelin, deviennent alors l'occasion offerte à l'enfant pour dire ce qu'il vit et ressent, se sentir à l'unisson des émotions du héros ou affirmer un ressenti différent. Chacun de ces albums relève d'une sensibilité propre, à ce titre ils peuvent être dans une proximité certaine ou à des années lumières des valeurs et croyances de la famille de l'enfant à qui on pourrait les lire, et il s'agit dès lors d'y être attentif dans le choix du livre ou d'en profiter pour discuter des alternatives aux suggestions formulées et autoriser un point de vue personnel.

Et si on proposait aussi de tels livres à des enfants hors d'un contexte d'orphelinage ? Puisqu'on s'accorde à regretter que les enfants n'entendent parler de la mort que dans des situations de deuil et à déplorer que la plupart des adultes éludent les questions qu'ils formulent pourtant de manière itérative parce qu'ils trouvent un oiseau mort sur un chemin de campagne, parce que leurs copains leur disent que leur papi est mort ou parce que les images du journal télévisé montrent des corps inanimés dans les ruines d'une ville dévastée... Lire un de ces albums à des jeunes enfants ne les bouleverse sans doute pas autant qu'on l'imagine ; en témoigne ces faits : à l'initiative de Martin et Clément, deux petits garçons âgés de 4 et 6 ans qui trouvent le livre [17], l'un de nous le leur raconte et, à l'issue de la lecture, demande : « elle est un peu triste cette histoire non ? » l'aîné répond : « non, ça va, y-a que la maman qui est morte » et le cadet ajoute : « le garçon, il a son papa et sa mamie, il est pas tout seul »...

Et puis lire, ou écouter un récit, qu'on soit un adulte ou un jeune enfant, c'est aussi s'ouvrir à l'inconnu, s'évader de son histoire pour prendre connaissance de celles des autres et se laisser emporter ailleurs, être touché, irrité, amusé ou bouleversé. Pour ne donner qu'un exemple, les adultes qui ont lu et ont été émus par la lecture du récit de Rostain (Goncourt du premier roman en 2011) ne sont sans aucun doute et fort heureusement pas tous orphelins de leur enfant.

Références bibliographiques

M.-F. Bacqué, *Le deuil à vivre*, Odile Jacob, 2000.

P. Ben Soussan, *L'enfant confronté à la mort d'un parent*, Erès, 2013.

J.-H. Déchaux, *Le souvenir des morts*. Presses Universitaires de France, 1997.

F. Dolto, *Parler de la mort* (1985), Mercure de France, 1998.

D. Castro, *La mort pour de faux et la mort pour de vrai*, Albin Michel, 2000.

- C. Crettenand, Le deuil de l'enfant, par âge, In : M.-D. Genoud-Champeaux, *Accompagner l'enfant en deuil*, Favre, 2015, pp 47-67.
- M.-H. Encrevé-Lambert, *La mort*, Bayard, 1999.
- C. Flammant, S. Pennec et L. Toulemon, Approche démographique de l'orphelinage en France. Définir, compter, caractériser les orphelins : revue de la littérature existante. *Premier rapport pour la Fondation d'entreprise OCIRP* ; Estimation de l'orphelinage précoce à partir d'enquêtes en population générale. *Deuxième rapport pour la Fondation d'entreprise OCIRP*. Institut National d'Etudes Démographiques, 2015.
- R. Lonetto, *Dis, c'est quoi quand on est mort ? L'idée de la mort chez l'enfant*, Eshel, 1988.
- G. Raimbault, *L'enfant et la mort*, Privat, 1977.
- G. Raimbault, *Parlons du deuil*, Payot, 2007.
- F. Valet, Les orphelins, nombreux mais invisibles. In M. Moliné (Dir). *Invisibles orphelins*, Editions Autrement. Collection Mutations, 2011.
- H. Romano et T. Baudet, *Dis, c'est comment quand on est mort ? : Accompagner l'enfant sur le chemin du chagrin*, La pensée sauvage, 2011.
- M. Rostain, *Le fils*, Editions de Noyelles, 2011.
- B. Schneider, M.-C. Mietkiewicz (Dir), *Les enfants dans les livres*. Représentations, savoirs, normes, Erès, 2013.

Annexe 1

Les livres à destination des enfants à partir de 3, 4 ou 5 ans

- [1] B. Béchaux et M. Duval, *T'es où papa ?* Bayard Edition, 2013.
- [2] A.-C. Boel, *Alba*, L'école des loisirs, 2002.
- [3] I. Bottin et P. Brossard, *Papa est parti*, Les éditions de la courte échelle, 2010.
- [4] F. Caron et A. Gravel Galouchko, *Les couleurs de ma mère*, Editions Hurtubise, 2005.
- [5] R. Cobb, *Au revoir Maman*, Nord Sud, 2014.
- [6] D. Demers, *Le Noël du petit Gnouf*, Dominique et Compagnie, 2011.
- [7] B. Deru-Renard, *Un petit roi ne pleure pas*, Pastel, 2002.
- [8] E. Eeckhout, *Au revoir Papa*, L'école des loisirs, 2006.
- [9] R. Gouichoux, *Ma maman ourse est partie*, Père Castor, 2003.
- [10] N. Guilbert, *Le souhait de Jade*, Les p'tits totems, 2013.
- [11] S. Hole, *Le ciel d'Anna*, Albin Michel Jeunesse, 2014.
- [12] F. Jenner-Metz et Barroux, *Je t'écris papa*, Callicéphale, 2009.

- [13] J. Kaplow, D. Pincus et B. Spiegel, *Samantha a perdu son papa*, Editions Enfants Québec, 2009.
- [14] C. Leblanc et K. Louhi, *La petite fille et l'arbre aux corneilles*, Oskar poche, 2007.
- [15] M. Le Fourn, *Mon papa où es-tu ?* L'Harmattan, 2003.
- [16] T. Lenain et A. Brouillard, *Julie capable*, Grasset jeunesse, 2008.
- [17] C. Moundic et O. Tallec, *La croûte*, Père Castor Flammarion, 2009.
- [18] Y. Nadon, *Ma maman du photomaton*, Les 400 coups, 2006.
- [19] C. Nys-Mazure et E. Meens, *Depuis ce jour*, Mijade, 2009.
- [20] G. Roman et R. Lejonc, *La poupée de Ting-Ting*, Seuil jeunesse, 2015.
- [21] K. Yamamoto et I. Hideko, *Mon ami à trois pattes*, Seuil jeunesse, 2010.

Plan de construction de l'article :

« A la recherche du parent perdu... » dans la littérature jeunesse

1 - L'enfant confronté à la mort d'un parent

Dire la mort pour permettre le deuil

Se mettre à la portée de l'enfant

2 - La mort dans la littérature jeunesse

Des livres pour la petite enfance

Les parents qui meurent

3 - La mort racontée

L'entourage de l'enfant orphelin

Des enfants seuls

Les mots pour dire la mort du parent

Etre mort et revenir

Habiter dans les nuages

4 - Donner au défunt une place dans la sphère du souvenir

Un parent dans le cœur et au cimetière

Des supports de mémoire

5 - Pour conclure